

Une Vie...

Stéphane Just est mort. Né le 13 Août 1921, il s'est éteint le 12 Août dernier.

Militant socialiste, il rompt en 1947 avec la S.F.I.O. et rejoint le P.C.I. (Section française de la IV^e Internationale). C'est un ouvrier. Un jeune ouvrier révolutionnaire. Durant 47 ans, il militera dans les rangs du mouvement trotskiste dont il était l'un des principaux dirigeants. Exclu en 1984 avec un important groupe de militants, il fondera le Comité pour la construction du parti ouvrier révolutionnaire. Jusqu'à son dernier souffle, Stéphane est resté un militant marxiste.

Quelques dates, quelques lignes. Voilà à quoi se réduit un curriculum vitae. Une existence. Mais au-delà d'une notice nécrologique, il y a la réalité, l'homme.

Disons-le tout net : Stéphane Just était un homme d'exception. Le baratin l'irritait et il n'aurait pas imaginé qu'on évoque sa mémoire, son action, en gommant différends et critiques, en encensant.

C'était un matérialiste nuancé, épris de théorie, avide de connaissance, d'une insatiable curiosité. Il débuta sa vie professionnelle comme manœuvre à la R.A.T.P. pour la terminer comme ouvrier électricien. Il aurait pu être ingénieur, voire savant : la science l'attirait. Le rapport admi-

ration-irritation qu'il manifestait à l'égard des intellectuels tenait à cette situation. Doté des plus grandes qualités intellectuelles, Stéphane Just n'avait par son origine sociale pas eu les possibilités d'utiliser pleinement son potentiel intellectuel. La culture de base lui faisait défaut. Comme un pilote doué qui ne dispose pas de la bonne voiture de compétition. Il le savait et cela le faisait sourire. Durant des années il ne prit pas la peine de s'intéresser à sa situation matérielle, de passer les concours qui lui auraient assuré un travail mieux payé, moins fatigant. La révolution frappait à la porte. « L'imminence !... » : il fallait s'y consacrer. C'est ainsi que cet homme de lumière (« Plus de Lumière » s'écrie Goethe à la fin de sa vie) resta manœuvre durant plus de dix ans. Cette expérience l'avait marqué. Il en parlait avec pudeur, incitant les jeunes à concilier études et militantisme.

Un mot pour une vie ? Dans le cas de Stéphane un mot s'impose : Passion. Stéphane Just était passionnément habité par la lutte pour le socialisme. La passion est un amour qui dévore, provoque frénésie, emballement, voire perte de contrôle. Cet homme n'aimait pas l'eau tiède. Pur sang, il appréciait les grands espaces, l'internationale était son pré carré.

Après la scission de 1952, il sera l'un

des constructeurs du groupe La Vérité, puis l'un des dirigeants de l'O.C.I. Orateur fougueux et puissant, il était d'abord un formidable propagandiste (1). Expliquer, en prenant le soin de citer sans paraphrases Hegel, Marx, Engels, Trotsky, était son crédo. Écrire un véritable bonheur. Avec toujours les mêmes instruments : un bloc de papier quadrillé, un plan parfaitement construit, les sous-titres calligraphiés et soulignés au stylo rouge, les développements rédigés au stylo bleu ; s'il prononçait une conférence, il s'exprimait en pédagogue, cherchant par des métaphores et des formules à illustrer son propos, puisant à pleines mains dans l'histoire, refusant la vulgate, la simplification. Stéphane était un professeur du marxisme ; une vigie herméneutique des textes sacrés. Il pouvait, le cas échéant, se transformer en factionnaire... Le Socialisme pour lui ne se réduisait pas à un médiocre programme revendicatif, mais à la vision d'un monde où l'homme serait « le seigneur de la création ».

Membre du Bureau politique, il a toujours refusé d'être permanent. Sur cette question, Stéphane (même s'il ne le criait pas sur les toits) était plutôt anarchiste que léniniste. La notion de « révolutionnaires professionnels » lui inspirait les plus vives réserves. Il n'aimait pas les bureaucrates : les bureaucrates ne l'aimaient pas.

Stéphane n'était pas un homme d'organisation : saisir le fil de la vie, l'opportunité, la faille, formuler tactiquement une situation politique, un mot d'ordre, le mettait mal à l'aise. Il laissait faire Lambert. C'est ainsi que le couple fonctionna longtemps. Au premier la construction de l'organisation, la définition des objectifs, les tactiques, les manœuvres ; au second les étoiles, les thèses sur la ré-

volution mondiale, la IV^e Internationale...et bien sûr la lutte contre le révisionnisme... Si les deux hommes s'opposaient fréquemment au sein du BP, Just, devant les militants, était son bras armé : en quelque sorte des amis de trente ans... Pour le meilleur et le pire. Ainsi de l'affaire Varga.

Balaz Nagy était un militant hongrois, un animateur de la Révolution des conseils ouvriers de 1956. Lorsque dans les années 60 notre génération rejoint le groupe la Vérité (qui va devenir OCI) Balaz est déjà un dirigeant. Été 1973 : je participe à un camp d'été, Stéphane me téléphone ; il est inquiet, bouleversé même. Des divergences importantes opposent Lambert à Balaz. Le mot provocateur est prononcé ! Je tombe des nues. Claude Chisserey également. De retour à Paris Stéphane m'explique le fond politique (pour être franc j'ai oublié l'origine de ce qui va devenir une affaire...). Le conflit s'envenima avec Balaz, ses camarades et la direction de l'OCI. Stéphane n'était pas à l'aise. Claude et moi, moins encore. Militant de l'AJS, je me tiens à l'écart de tout cela avec prudence et lâcheté et... brusquement des documents apparaissent qui établissent que Varga est un agent du KGB et de la CIA ! Je me souviens d'une nuit de discussions avec Claude. Nous sommes abasourdis ! Notre confiance en Lambert n'est déjà plus celle de jeunes militants. Or, quelques jours plus tard, c'est Stéphane lui-même qui nous explique les tenants et les aboutissants de la « provocation ». C'est lui qui défend la position devant les militants, puis rédige une brochure consacrée à « l'affaire ».

Stéphane, convaincu, nous avait convaincus. Sa droiture était pour

nous une garantie. Il y a peu, rangeant quelques papiers, je suis tombé sur cette brochure. Je l'ai relue. Avec honte : un procès stalinien...

Ainsi était Stéphane aussi. Et nous avec lui.

Lorsqu'il était convaincu, il avançait comme un bulldozer. Sa droiture, son caractère entier, les règles du centralisme démocratiques aidant, il marchait. Front contre front. Il y a plusieurs mois, lors d'une de nos dernières discussions, je lui faisais part des réflexions qu'au-delà de cette période m'inspirait la question du parti dit « léniniste ». Évidemment, il ne partageait pas mon opinion. Évoquant la litanie des exclusions, les méthodes utilisées, je lui dis : heureusement que jamais nous n'avons exercé le pouvoir... Il hochait la tête, non sans avoir passé sa main derrière la nuque...

Sectarisme et brutalité n'étaient cependant pas consubstantiels au caractère de Stéphane. Il était au contraire l'homme le plus doux, le plus tendre, le plus attentionné dans les relations privées. Cette violence était l'expression de la situation dans laquelle, des années 30 aux années 60, le mouvement trotskiste s'est trouvé pris en tenaille : d'un côté la bourgeoisie, ses partis, de l'autre l'appareil stalinien dont on a, après la chute du Mur de Berlin, du mal à apprécier la dictature, la puissance, la violence. Cette hégémonie pouvait être battue en brèche dans les milieux intellectuels. Encore que... Dans la classe ouvrière, dans les usines, les staliniens ne pouvaient tolérer que des ouvriers soient trotskistes : gloire à ceux-là !

Stéphane a supporté cette situation : isolement, mise en quarantaine, violences physiques, dénonciations à la direction. Exclu de la GGT pour « Tittisme », Stéphane, qui a longtemps

refusé de rejoindre FO, était un homme quasiment seul. Et c'est seul qu'il a dû résister à cette violence. La brutalité des conflits dans le mouvement trotskiste s'explique essentiellement par cette situation objective. Il était plus facile d'être étudiant, enseignant trotskiste, ou employé de la Sécurité sociale. Ouvrier à la R.A.T.P. c'était une autre affaire.

Stéphane n'a jamais plié. Ce n'était ni son caractère ni sa conception de la vie. Voilà qui explique notamment la difficulté qu'il avait à définir une tactique. Dialecticien, il lui arrivait cependant de considérer qu'entre deux points la ligne droite était le chemin, non le plus court, mais le plus efficace. Certaines erreurs politiques portent cette marque, notamment la célèbre nuit du 10 mai 1968. Mais plus que tout, son rapport à la discussion politique au sein du PCI illustre cette conception. Stéphane était l'homme des fresques ; l'analyse d'une situation ne le passionnait vraiment qu'à l'échelle des multitudes. La planète était sa patrie, le prolétariat international son sujet. Il a

toujours souhaité redresser politiquement l'ex-PCI. Il n'envisageait pas d'autre issue.

Tout devait, au bout du compte, se résoudre par un compromis politique avec Lambert. Le convaincre ou le faire reculer, telle était l'alternative. Mais les problèmes qu'il posait étaient devenus insupportables au Guy Mollet du trotskisme et à l'appareil de permanents aux dents longues qui s'était constitué. Il fut exclu. Scandaleusement, évidemment. L'amusant c'est que c'est Pierre Broué qui sera l'instrument de cette exclusion. Quelques années plus tard, lui-même exclu, il racontera en le regrettant, et avec une grande honnêteté, le rôle par lui joué.

Stéphane était un lutteur, un porte drapeau ; il combattait pour la cause. Le socialisme était sa destinée. Nous n'étions, depuis longtemps, plus d'accord sur le chemin à emprunter pour atteindre l'objectif. Cela n'empêchait pas, jusqu'à une date récente, de déjeuner ensemble. Le créateur de Carré Rouge n'avait rien arrangé. Sa mort, après celle de Raoul,

clôt une époque. J'avais, quelques mois avant le décès de Raoul Bernard, organisé les retrouvailles entre les deux hommes. Deux hommes qui, plus que tous, ont marqué des générations de militants. Stéphane était un ouvrier révolutionnaire. Pas un autodidacte. Un intellectuel en puissance, en souffrance : comprenne qui pourra.

Quelques semaines après le décès de Raoul, sa compagne, ses amis (la plupart d'anciens militants) décidaient de se réunir pour évoquer sa mémoire, autour d'un verre. Stéphane fut naturellement invité. Il répondit par écrit, en substance, à Christiane : « Je ne viendrai pas, car je ne veux pas serrer les mains à des renégats... »

Je suis heureux d'avoir assisté à son incinération. Au Columbarium de Villeteuse, il faisait chaud, presque orageux. Les cendres de Stéphane Just ont été dispersées sous des arbres, sur de verdoyantes pelouses. À Jeannine, sa compagne, à Annie sa fille, discrète et qui comprenait tout, ses proches, ses camarades,

nos sentiments les plus fraternels.
Un lutteur est parti. Chapeau bas et
poing levé.

C. J.

1 Nombreux, très nombreux sont ceux qui
lui doivent leur formation. Où qu'ils soient
aujourd'hui, ils s'en souviennent...